

Paul Louis de Giasseri

L'Histoire du Costume Féminin Français

Les Modes sous Louis XVI

1774-1789



La Promenade au Palais-Royal.

A. GERBEL

721 LEXINGTON AVENUE

NEW YORK

f
GT 850
G 5
Closed Shelves



Extravagance précieuse sous Louis XVI

59. - Robes

*Lorsque tu as un habil décbiré à cause de la mauvaise fortune,
Ne le présente pas devant un ami cher
Parce que tu changerais son plaisir en amertume.*

ALI-CHIR.

Quand, en mai 1774, Louis XVI parvint à la couronne, il signala le commencement de son règne par des actes de bonté, abolit la servitude, réforma sa propre maison, mit de l'économie dans les finances; ces simples faits eurent une portée immédiate sur les modes d'alors.

LICENCE. — Malgré le bourgeoisisme naissant, la mode de cette fin du XVIII^e siècle porte nettement l'empreinte de la fermentation des esprits: crainte, laisser aller, licence, etc. Une lutte incessante existe entre le pouvoir royal et les mœurs d'alors. Les modes vont s'exagérant.

Les femmes portent des robes si décolletées, qu'au moindre mouvement les seins sortent hors du corsage.

Les femmes les plus hardies ne craignent pas de les laisser habituellement dehors et échancrent encore leurs robes.

POLONAISE. — La mode était alors à la polonaise; cela consistait en une sorte de robe à jupe fendue, très courte, fort dégagée par devant, ainsi que sur les côtés.

Cette mode fit naître celle des *caracos*, simples vestes ou blouses garnies de falbalas avec des rubans "en platitude". Ces robes ressemblaient beaucoup aux habits des hommes et avaient des parements, des collets et des revers.

Les femmes portent même dessous un petit *gilet*; on voit que de nos jours les gilets, qui par périodes font fureur, sont d'une origine déjà ancienne.

ROBES MONTANTES. — En 1790, les dames portent des robes montantes à collets renversés ou décolletés, mais avec les grands mouchoirs sur la gorge. Le luxe devait recevoir le coup de grâce après le 10 août 1792, quand le château des Tuileries fut pris et le roi transféré à la prison du Temple.

CIRCASSIENNE. — Redingotes et caracos étaient pour la demi-toilette, mais pour le costume d'apparat il fallait porter des robes à l'anglaise ou à la circassienne. Les robes à l'anglaise étaient autrefois ouvertes sur la poitrine; elles furent au contraire fermées dans toute la longueur du corsage.

Les robes à la circassienne étaient munies d'un petit corsage très bas, échancre sur le devant au-dessus de la taille. Les manches de cette robe, qui avaient commencé par être longues, furent coupées au coude, puis elles se portèrent très courtes avec des épaulettes.

CANEZOU. — Sous le corsage de la circassienne, se posait un fichu en chemise qui fut longtemps appelé un canezou.

PANIERS. — En 1778, les paniers, sentant leur fin prochaine, acquièrent leur plus grande ampleur; il y en eut de 4 à 5 mètres de tour. C'est vers 1780 que les modes excessives et luxueuses connurent leur première période de réaction.

Bientôt parut un ajustement dit à la *Jeanne d'Arc*. Cet ajustement consiste en un vêtement à corsage plat ajusté, manches en sabot dites à l'*Isabelle*, une veste à la *péruvienne*, une ceinture en bandoulière. Avec ce costume les femmes avaient les seins à peu près nus, la jambe lestement dégagée. On imagina en signe d'allé-

gresse de raccourcir la jupe courte, et de simuler, par un petit coussin, une grossesse; sans doute par sympathie pour celle de la reine. Même mode vers 1917 et appelée "petit trois mois".

Pour la toilette ordinaire, la femme porte le panier *tronqué*, la polonaise, le caraco, l'anglaise ou la lévite, et, pour sortir, le mantelet et la pelisse.

En 1785 on considérait encore comme un arrêt que le taffetas devait être l'unique étoffe employée par les dames dans leurs costumes d'été.

HIVER. — Malgré le froid de l'hiver, beaucoup de femmes portaient des robes de mousseline blanche, avec des manteaux fourrés par-dessus.

Voici quelques renseignements puisés dans le *Cabinet des Modes*: L'habillement à la *Pierrot* se compose d'un caraco violet brodé de blanc; le fichu est bleu, noué d'un ruban gros vert.

Les femmes éprises de fantaisie s'habillent à la *Turque* (en satin *nakara* (gros rouge tirant sur le ponceau), laissent tout le devant du jupon dégagé, bordé d'un ruban blanc, doublé d'un petit satin blanc garni d'une guirlande de fleurs lilas.

SIMPLICITÉ. — La mode des femmes s'ingénie alors à être simple, elle ne fait plus travailler les couturiers et les tailleurs que sur la mode masculine ou les modes anglaises, ces deux patrons de la simplicité d'alors (1780).

Ce ne sont que robes simples, chemises, robes à l'anglaise, à la *J.-J. Rousseau*, analogue aux principes de cet auteur: robes de *burat* avec une alliance d'or au cou.

Les cheveux s'arrangent en *catogan*; plus de bonnets, de chapeaux; comme garniture: une guirlande de fleurs.

Les redingotes, le gilet coupé, la cravate au col, en guise de mouchoir, telle est à cette heure la tenue du moment, de la journée, où les femmes se présentent en *caraco* à l'audience des ministres. Les femmes de cour elles-mêmes doivent céder à ce grand mouvement de simplicité.

Elles ne portent plus que des paniers moyens, des garnitures de jupes, des manches posées à plat et ne formant qu'un seul falbala. On voit même — innovation inouïe! — un *jupon* et un corset qui ne sont pas de la même couleur et paraissent en transparence sous la robe.

Marie-Antoinette quitte un peu la cour pour se consacrer davantage à ses enfants et à ses intimes. Elle devient *folle de champêtre* et c'est alors que les modes évoluent vers ce que l'on appela les *paysanneries* et les *bergerades* de Trianon.

BERTIN. — Quel contraste avec le début du règne! La reine, qui avait été très simple la première année de son mariage, devint subitement éprise d'élégance et se passionne pour les frivolités. Elle se lie d'une grande affection pour une jeune et audacieuse modiste du nom de Mlle Bertin, qui devait remplir le monde entier de ses exploits, au point que les courtisanes, par crainte ou par moquerie, ne l'appelaient plus que le *Ministre des Modes*.

Des volumes entiers sur elle et sur Léonard, le coiffeur de la reine, furent écrits. Comme plus tard sur Mme Eloffe.

Peu à peu, cette première partie du règne dépasse de beaucoup les fantaisies les plus outrées du règne précédent.

Les paniers ont alors cinq à six mètres de tour, les robes sont unies devant, plissées derrière, et se couvrent de garnitures répandues à profusion: nœuds, guirlandes de fleurs, ruchés, etc.

CHAMPÊTRE. — Vint l'achèvement des constructions à Trianon. La mode est tout à la *paysannerie*, dans ce hameau poétique,



caché au sein du grand parc de Versailles. Toutes les jolies femmes de la cour entourant la belle fermière couronnée, s'habillent en paysannes, battent le beurre, traient les vaches et les chèvres, soignent les poules, ramassent les œufs, etc., puis jouent la comédie en plein air.

Vers 1784, quelques mois avant la naissance de son fils Louis-Charles, duc de Normandie, et qui devait être plus tard le malheureux Louis XVII, la reine dirige la mode vers une nouvelle période de simplicité.

NÉGLIGÉ. — Le fin linon, les étoffes légères remplacent les étoffes pompeuses; les *lévites*, les *polonaises*, les *caracos*, les *parements* dominant, tandis qu'aux jupes de mousseline paraissent de plus en plus les rayures!

La toilette prend un air négligé, de bon ton; c'est alors qu'apparaissent les robes dites *en chemise*: partout ce ne sont que robes négligeantes, demi-négligeantes, les baigneuses, les déshabillés que l'on porte couleur carmélite.

TONS. — Les tons prennent des appellations précieuses, amusantes: la robe est couleur *queue de serin*, le linon du corsage est *cuisse de nymphe émue*; d'autres caracos sont à la *dauphin*, d'autres robes sont en tissu dont la couleur s'appelle *vive bergère*, *soupir étouffé*, *gens nouvellement arrivés*.

Les manteaux sont *vert pomme*, *ventre de puce*, *vieille puce*, *jeune puce*, suivant les gammes du ton.

COMITÉ. — Un véritable cénacle de la mode s'est établi rue Saint-Honoré dans les salons de Mlle Bertin. Il rend des décrets pour la toilette ordinaire, les femmes ont le choix entre la *polonaise*, le *caraco*, l'*anglaise* ou la *lévite*. Tous ces vêtements se mettaient avec les paniers *tronqués* épais et larges d'en haut. Certaines *polonaises* étaient très ouvertes au corsage, la jupe était courte et relevée de manière à former trois pans. Les manches s'arrêtaient en haut du bras, l'encolure se portait sous le *contentement*.

La garniture fraisée, décorant le haut, devient plus vaste portée sous la polonaise. A la polonaise d'hiver on ajoutait un coqueluchon.

FRACS. — C'est vers 1778 que les ouvrages contemplatifs de Rousseau parurent; les polonaises s'appelèrent alors "à la J.-J. Rousseau".

C'étaient alors des *fracs* que les femmes portaient aussi. Ils étaient formés d'un petit corsage et terminés par une longue queue de morue, ressemblant tout à fait à l'habit à *queue-de-pie* de nos jours.

Le *caraco* genre *matinée* de 1900 avait la forme d'une tunique robe tronquée, dont la jupe aurait été coupée un peu au-dessous des hanches.

GARNITURES. — La polonaise, ainsi que le jupon que l'on mettait dessous, demandait des garnitures de gaze, de falbala, et des volants en abondance. Une robe très à la mode, c'est l'anglaise; elle était ornée de manches amusantes appelées: en *amadis*. Ces robes sont adoptées par la femme élevant ses enfants, en se conformant aux préceptes de J.-J. Rousseau (qui n'en n'eut jamais). Sans doute ce nom fut donné vers 1783, lorsque les Anglais eurent reconnu l'indépendance de l'Amérique.

La *lévite* était la robe qui tombait comme un peignoir depuis le cou jusqu'à mi-jambe au début. Elle fut longue ensuite du bas et assujettie à la taille par une écharpe posée en ceinture; plus tard on la *ouatina*.

C'est Marie-Antoinette qui fit cette addition lors d'une de ses grossesses.

Sa couturière (Rose Bertin sans doute) échançra alors le tour de gorge, descendit la collerette et pratiqua des plis sur la taille, en rendit la jupe très longue.

COLORIS. — Un jour de printemps 1775, Marie-Antoinette parut devant le roi avec une robe de taffetas de couleur rembrunie.

— Tiens, s'écria le roi, jovial, mais c'est la couleur des puces!

Le mot fit fortune et toute la cour se mit en couleur puce, vieille puce, jeune puce, dos de puce, ventre de puce, etc... Après vint l'engouement pour le *chamois* qui était la couleur adoptée pour la livrée des gens du prince de Condé.

Puis "Monsieur" (le futur Louis XVIII), ayant trouvé qu'une certaine étoffe couleur gris cendré ressemblait beaucoup aux cheveux de la reine, des cheveux de celle-ci furent envoyés immédiatement aux manufactures des Gobelins et de Lyon pour

que l'on imitât tout à fait la nuance exacte. On eut alors des tissus "cheveux de la reine".

En 1782, ce fut la mode du *blanc*. Elle régnait depuis plusieurs années à Bordeaux d'où l'avaient apportée les *créoles* de nos colonies; la reine voulut alors s'habiller à la Bordelaise et bientôt les boulevards, pareils à une prairie de marguerites, furent couverts de robes blanches.

60. - Manteaux

Chez de certaines gens un manteau neuf c'est presque un beau visage.

MARIVAUX (1720).

MANTELET. — Le mantelet valait alors de 12 à 30 livres, une *pelisse* avec un mantelet valait de 30 livres à 3 louis.

Selon la dentelle employée, une pelisse de satin bordé en petit gris valait de 4 à 5 louis. La même, bordée de vraie martre-zibeline, de 10 à 25 louis.

LÉVITE. — La lévite du temps de Louis XVI tombait comme un peignoir ou douillette depuis le cou jusqu'à mi-jambe; plus tard on l'allongeait par le bas, en jupe traînante, on l'assujettissait par une écharpe posée en ceinture. De là est venue la redingote longue à trois collets (1786).

MANTE. — La mante, ou le coqueluchon de jadis remis en vogue sous Louis XVI, s'est ornée d'un capuchon volumineux qui encadre gracieusement le visage féminin; c'est la seule coiffure possible pour préserver les *monuments* poudrés.

Elle s'adjoint, comme vêtement de sortie, une douillette en étoffe souple capitonnée d'*eider*; deux fentes sont ménagées pour passer les mains qui s'enfouissaient dans d'énormes manchons.

CHATS. — Sur les épaules, les femmes jettent négligemment de ravissants fichus qui par instants sont abandonnés.

On met à leur place des palatines de duvet de cygne appelés des *chats*. La garniture des épaules est faite d'une dentelle de gaze ou de blonde, appelée *archiduchesse*, *Henri IV*, *Médicis* ou *collet monté*. Ceci faisait très grande dame, et cette expression nous est restée de nos jours.

CHALES. — De 1785 à 1789, en même temps que les ceintures, le châle entre dans la toilette; les premiers furent de longues écharpes et cachemires de *Judes*, très simples toutefois, que l'on faisait passer sous les bras de manière à les croiser derrière le dos, puis on ramenait les deux pointes pour les nouer sur le devant du corps.

MME ÉLOFFE. — Sur cette époque, un cahier de compte excessivement intéressant, publié par le comte de Reiset: c'est le livre-journal de Mme Éloffé, couturière émérite.

On trouve, entre autres, un compte de 1382 livres, 4 sols, 4 deniers, pour la fourniture et façon des habits de présentation à la cour, faites par cette célèbre marchande de modes à la princesse Solse, en janvier 1789.

GARNITURES. — Cette fourniture ne comprend que les *garnitures* posées presque toutes sur le *grand manteau de cour*:

Taffetas blanc, *franges* de soie, *trousse blanche*, retombant en bouillon argent, brodés de perles et guirlandes en grenat blanc.

Rubans à deux rangs de bouillons argent, trois rangs de jais blanc bordés de perles, fond d'habit de satin blanc rayé et de rubans en *bouillon* argent et jais; crêpe blanc brodé de *jais*, guirlandes en faille, *fleurs d'oranger* en satin blanc, bas de robe en jais, quatre guirlandes en bas de la robe argent.

Une *palatine* bordée de blanc et crêpe bordé de jais, bavolet en ruban de satin blanc orné de perles, bouquet de côté en pois de senteur et ceinture de roses.

PELISSE. — Le Cabinet des Modes nous donne une description complète des manteaux, pelisses, etc.

Durant l'hiver, les femmes portaient la *pelisse* de satin blanc bordée de *queues de martre*, ample, venant au genou dans une forme kimono.

Le bord des manches, le col et tout le tour du manteau sont bordés de *foufure*.

Le manchon blanc est large, fait en *chèvre d'Angora*, en 1786.



REDINGOTES. — Avec la redingote on ne porte ni pelisse, ni manteau.

Quelques dames ont fait additionner des passepoils ou des lisérés à leur redingote. Quoique l'on porte moins de pelisses pour l'hiver, on en voit encore. Certaines mettent des pelisses de satin bleu, doublées d'une *peau de renard*, garnie sur les bords de peaux retenues par un ruban blanc.

Le manchon de renard orné sur le devant d'une queue de renard blanc et de quatre taches blanches est large, surmonté d'un nœud de ruban violet. C'est encore des modes anglaises que nous viennent alors les redingotes garnies de peaux de martre ou de renard. La *teinte* préférée de la redingote de satin est dite *queue de serin*, le col renversé est de peau de renard roux, les parements des manches sont en peau, les bords du devant de la redingote en sont aussi garnis. Les basques sont longues et étroites; large revers.

Sur le côté, les *poches* sont garnies de larges broderies d'or, les bords et le fond du chapeau sont garnis de même fourrure; la mode renaît de porter des palatines de fourrure. Sur le *fichu* on pose une palatine faite de queues de renard, de martre, zibeline ou de *duvet de cygne*, teint couleur renard. Elle se croise devant sur la poitrine et s'attache derrière à la ceinture.

Le gros manchon est en poil de chèvre; on le teint de même couleur que la redingote, généralement d'une couleur claire, et c'est ainsi que nous voyons la redingote jaune serin avec le manchon jaune serin; il est immense et orné d'un gros nœud de ruban.

61. - Chapeaux

N... est riche, elle mange bien, elle dort bien, mais les coiffures changent, et lorsqu'elle y pense le moins et qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

LA BRUYÈRE (1670).

Les chapeaux sous Louis XVI semblent avoir subitement disparu et sont remplacés par des coiffures et des ornements de tête de proportions si monumentales qu'ils dépassent tout ce qu'on pourrait imaginer dans ce genre.

Les perruques, les postiches, les fleurs, les perles, les bijoux, les plumes, les rubans, etc., tout se retrouve dans la coiffure féminine; il y a même des cheveux...

PLUMES. — L'usage des plumes était extravagant; des panaches avaient jusqu'à trois pieds de longueur.

En 1776, la reine portait entre autres, en se rendant au spectacle, un panache tellement grand qu'il fallut, lorsqu'elle sortit, le baisser d'un étage parce qu'elle ne pouvait pénétrer dans son carrosse; on dut le lui remettre en place lorsqu'elle fut arrivée au Palais-Royal.

POUF. — Mlle Suiville, de la Comédie-Française, qui se coiffait chez Rose Bertin, payait 33 livres pour un chapeau de paille dit à la *religieuse*, 42 livres un *pouf* de gaze brochée en soie, et 54 livres un *pouf* bordé d'une guirlande de pieds d'*alouette* roses.

En 1784, pendant l'hiver rigoureux, la misère fut si grande que costumes et coiffures s'en ressentent et devinrent plus sobres par esprit de charitable bienséance.

Rose Bertin vendit le bonnet de *sœur grise*, tout simple; il coûtait cependant 27 livres.

BONNET ROUGE. — La prise de la Bastille, en juillet 1789, marque le début d'une ère nouvelle pour les modes. On ne porte plus de pouf au lever de la Reine. Les femmes portent le bonnet à la Bastille, d'autres le bonnet à la citoyenne, d'autres le bonnet phrygien; ils sont en gaze blanche ou rouge d'une simplicité antique.

Sous ce règne, les coiffures éprouvent les caprices de la mode la plus extravagante selon les événements violents et rapides qui se succèdent.

La progression des coiffures avait débuté avec le règne: en 1775 les femmes commencent à porter des coiffures un peu hautes; en 1778 elles sont déjà de deux pieds de hauteur, ornées de fleurs, couvertes de gaze, perles, rubans, colifichets, panaches, broderies, pierreries, etc.

A L'ENFANT. — En 1785, un léger accident de la reine modifie la coiffure; en effet la reine, ayant perdu ses cheveux pendant ses

couches, adopta une coiffure basse dite à l'enfant, ce qui fit éclore les coiffures dites à la *Flore*, à l'*Eurydice*, à l'*Heureux Destin*. La littérature s'en mêle, la coiffure à la Voltaire est née!

ANGLOMANIE. — Vers 1790, les femmes, éprises d'*anglomanie*, portent des chapeaux d'hommes, qu'elles ornent de gré (ou de force) de cocardes ou de rubans tricolores.

Vers 1788 cependant, elles quittent la poudre blanche pour la poudre blonde ou rousse, qu'elles finissent par abandonner vers 1790. Comme les hautes coiffures étaient de grande incommodité, le coiffeur Léonard, toujours aux aguets pour plaire à sa clientèle, inventa une sorte de coiffure à *ressorts* permettant aux femmes d'abaisser et rehausser leurs coiffures pour passer l'huis des portes.

PAILLE. — De plus en plus la femme emploie la paille pour les chapeaux, soit sous forme de plateaux ou *capeline*, soit sous forme de *tresse*, ce qui permet de varier à l'infini les formes.

Avec la paille on faisait de gracieux chapeaux capelines dits à la *laitière*, à la *bergère*, à la *paysanne*, que l'on posait sur les volumineux édifices de la coiffure.

Si d'immenses chapeaux étaient nécessaires, ils restaient haut perchés et il fallait qu'ils fussent légers; aussi le tout était-il plissé; les écharpes s'enroulent à la calotte toute *lambrequinée* de perles et de *pendentifs*. Le fond restait empanaché de plumes.

GREUZE. — Il y eut aussi une autre forme bergère, genre capeline, et que l'on retrouve dans les délicates peintures de Greuze, ce peintre à la fois naïf et pathétique.

En 1784 les femmes possédaient chacune une grande quantité de bonnets. Il y avait cent façons différentes de les présenter. Toutes sortes de noms leur étaient donnés: ainsi après le succès du *Mariage de Figaro*, fut le bonnet à la *Figaro*; Mlle Contat, qui jouait le rôle de Suzanne, inspira une modiste en vogue qui fit alors une toque gracieuse dite à la *Suzanne*.

ÉTROITESSE. — Par réaction sans doute, vers 1788, les chapeaux perdirent leurs larges bords et eurent des passes très étroites.

Ce n'était presque rien que des *bonnets*, mais la calotte en était très haute. Quoique la coiffure en cheveux eût été maintenue très basse, ces bonnets étaient encore d'une hauteur excessive. Il y eut bien des femmes qui regrettèrent les larges et charmants bonnets de 1785, sans passe, aplatis sur le chef, munis de barbe, de rubans, qui se rencontraient par derrière pour couvrir le chignon.

POUFS. — Les poufs se confectionnèrent avec les plis brisés d'une pièce de gaze passant entre les mèches de la chevelure; c'était la coiffure d'apparat pour le lever de la reine. Léonard n'employait pas moins de 14 aunes (20 mètres au moins) de gaze; ceci lui permettait de varier à l'infini les effets.

Le pouf était un genre de turban léger; l'un des plus réputés était le *pouf aux sentiments*, que l'on accommodait avec des fleurs, des fruits, des légumes, des oiseaux empaillés, etc.

C'était presque un plat de fin gourmet.

62. - Corsage

*Quand une belle fille veut avoir raison,
elle met la robe qui lui sied le mieux...
..... et elle a raison.....*

Abbé DE GRECOURT (1790).

MARINIÈRES. — De 1785 à 1789 les vestes dites *marinières* et aux *pierrots*, qui avaient fait fureur pendant quelques années, cèdent la place aux *redingotes* de taffetas de tissu très léger et ensuite aux *caracos*.

Ces petits justaucorps étaient décolletés et fermés à la gorge, mais, par contre, très ouverts par le bas. Ils étaient munis de manches plates dites manches "en platitude" et de parements et basques retroussées par des garnitures de *boutons*.

CARACOS. — L'habit des femmes était d'apparence masculine, mais tournait à la forme du caraco. Le caraco, qui avait déjà été porté autrefois mais qui reprit sa faveur aux approches de la Révolution, se distinguait de celui d'autrefois par son exigüité. Les

basques étaient retroussées et une forte échancrure laissait à découvert le creux de l'estomac, le caraco ressemblait à une "matinée" ou liseuse de 1900. (Dessins de Desrais.)

Cette façon fut cause que l'on plaça dessous, pour garnir le corset, une plaque d'étoffe appelée la *pièce*.

FICHU. — La princesse de Lamballe affectionnait les *caracos*.

Pour l'après-midi on accommoda l'encolure de caraco d'un vaste fichu de linon ou de tulle point d'esprit que l'on fit bouffer de manière à lui donner une projection énorme en avant. Ce fichu devait s'appeler ensuite *fichu menteur* parce qu'il masquait des charmes... absents.

Vers 1788 le *caraco* d'été se faisait en mousseline blanche unie et brodée sur les basques, le devant et les parements.

Le *jupon* était brodé depuis le bas jusqu'à une certaine hauteur. Par-dessus le caraco, on posait une large ceinture en ruban coquelicot dont les bouts pendaient par derrière et au-dessous. C'est à cette ceinture que se trouvaient cousus les goussets pour les montres et leurs pendants permettant de soutenir les breloques.

TAILLEUR. — Vers 1787 les femmes commencent à porter ce genre de costume *tailleur* qu'elles ont légué aux femmes de nos jours ; la veste est coupée à revers, surmontée d'un col droit. Les manches sont fendues à la *marinière*, garnies sur les hanches, aux revers, aux manches même, de boutons plats de cuivre doré. Sous ces deux vestes les femmes portent un gilet de satin brodé or et broderies représentant généralement quelques épis de blé. La chemise est coupée comme celle des hommes, elle est garnie d'un jabot de manchettes de batiste unie à large ourlet plein.

GILETS. — Le col, toujours à l'instar des hommes, est orné d'une cravate de mousseline s'attachant devant par un nœud. Cette mode ne semble pas s'être perdue de nos jours. Les femmes ajoutent à leur redingote les *gilets* d'une couleur différente d'où pendent sur la jupe une montre en or avec la chaîne d'or, d'où tombent encore des breloques d'or.

Après les prospères années de la monarchie, l'astre de Rose Bertin pâlit de 1787 à 1792 et il semble que chez tous les fournisseurs du luxe, le commerce subit un choc avant-coureur des événements terribles qui allaient se passer.

"Les marchands de Paris, écrit un journaliste d'alors, commencent à se plaindre qu'ils ne vendent point, qu'ils ne trouvent pas de crédit dans les manufactures ; ce dernier fait est malheureusement trop vrai."

THERÈSE. — Les descriptions de la *Galerie des Modes en 1778* nous donnent de ce coqueluchon ou capuchon retombant sur le corsage, les détails suivants : "Une vaste Thérèse de taffetas noir avec bords relevés garnie de gaze, lui couvre la tête et dérobe une partie de ses charmes aux regards avides des passants. Mais son mantelet est ajusté de manière à ne rien laisser échapper de l'élégance de sa taille". Elle était vêtue d'une robe unie garnie de pareille étoffe à plis ronds ainsi que le volant et retroussée par derrière par un ruban en forme de *polonaise*.

Mitaines de soie à jour laissant apercevoir les bracelets, éventail de papier vert, *contentement* sur le sein. Rien ne manque à la *petite oye*.

Tel est le charmant tableau qui nous est tracé d'une jeune marchande de modes d'alors !

On appelait *contentement* une petite garniture *fraisée* qui ornait le haut du corsage.

CORSAGE. — Le type habituel du corsage était fait d'un grand *mouchoir* de mousseline blanche que les femmes drapaient avec aisance.

L'autre était le *caraco*, vêtement non ajusté, très court, tantôt pincé à la taille, tantôt flottant, dans le genre du *paletot* sac. Les couturières en faisaient ouverts sur le devant, ou bien arrondis.

Il existait des *caracos* ajustés avec des petites basques. On les faisait de taffetas violet bordé de blanc, avec une pièce d'estomac pareille et un nœud de *ruban gros vert*, s'harmonisant avec le *jupon* vert pomme, garni dans le bas de deux rubans blancs.

63. - Jupes

Les femmes sortent et vont seules dans les rues et sur les boulevards, la canne à la main et la jupe retroussée.

SÉBASTIEN MERCIER (1782).

PANIER. — Les paniers, qui avaient été abandonnés vers la fin du règne du Louis XV, reviennent en faveur sous Marie-Antoinette. Cette fois ils sont *plats* devant et derrière et *larges* sur les *banches* (1775). Les femmes d'alors continuent à porter des robes fendues et des jupons garnis de falbalas.

En 1785, les *grands paniers* n'étaient plus en usage que dans les cérémonies ; on les remplaça par des petits paniers appelés *poches*, et par un petit panier postérieur indécentement appelé *cul*, faisant ressembler les femmes à une Vénus hottentote ; cette idée de postiche eut d'ailleurs à nouveau son heure de vogue à la fin du XIX^e siècle, vers 1890.

TABLIER. — Le jupon, qui était orné de beaucoup de garnitures afin de donner cet aspect aérien et moelleux aux paniers, se portait assez court, tandis que l'on faisait traîner jusqu'à terre la jupe de la robe. Cette jupe de robe était souvent d'une couleur différente du corsage et prenait alors le nom de *tablier*.

La superficie de l'étoffe était en outre couverte d'un étalage de *nœuds*, de *coques*, de *fleurs*, de *franges*, de *bouillons*, de *gaze*, cousus en long, en large, en travers, en guirlande, sans préjudice des perles et des pierreries. C'était presque une petite fortune. Aussi nous cite-t-on le cas d'une Mme de Malignon, hors d'état de payer une robe qu'elle avait commandée à Bertin : elle dut prendre un arrangement avec ce fournisseur de payer par annuités, grâce à un acte notarié concédant à Mlle Bertin une rente viagère de 600 livres.

De 1785 à 1789, la jupe de la robe est tout ouverte et ne comporte aucune garniture, pas plus que le jupon de dessous.

Ce n'est qu'en 1788 que l'on réunit un rang de volant au jupon. Des *ceintures* à bouts pendants furent posées sur la taille. Peu après les pans ne tombèrent plus, mais la ceinture fut d'une largeur excessive et retenue par une grosse boucle devant.

SIMPLICITÉ. — En 1786, les femmes abandonnent les *grands paniers* et bientôt on ne voit plus que des robes *simples*, des *chemises*, des *lévites*, des robes dites à l'*anglaise*, à la *turque*, etc.

En 1787, le costume féminin comprend plusieurs pièces. C'est ainsi qu'on porte des *jupes* et des *vestes* séparées dans le genre des costumes masculins, et c'est là qu'il faut chercher l'origine du costume tailleur. La *jupe* est ample, surtout devant, mais se prolonge derrière par une petite traîne.

TRONQUÉ. — Les paniers sont multiples de noms et de formes, il en existe un que l'on appelle le *panier tronqué* ; ce panier était très épais, large d'en haut (1778) et subitement coupé.

Le grand habit de présentation que faisait Rose Bertin valait toujours une forte somme. C'est ainsi que celui de la comtesse de Montréal, qui lui fut livré le 10 mai 1778, coûtait 2 417 livres.

A la jupe on faisait beaucoup de plis ronds, surtout vers 1778, un peu avant la naissance de la fille de Marie-Antoinette (mode née pour masquer l'embonpoint de la reine). La *lévite* qu'elle employait alors et qui ressemblait sous Louis XV à une robe de chambre était doublée ; elle en avait fait allonger la jupe et assujettir la taille par une écharpe formant ceinture.

JUPON. — Voici, entre cent, la description d'une robe de Rose Bertin : en janvier 1780 :

Le devant du jupon était couvert entièrement d'un tissu de gaze d'Italie. Un grand volant au bas, un étalage d'argent doublé de crêpe uni et bordé de franges. Une grosse guirlande en *épis de blé* posée en dessus du volant en forme de coquille, rattachée par des cordes à puits d'argent et par un gland double d'or et d'argent.

Tout cela valait dans les 900 livres.

Le volant que l'on mettait au bas de la jupe s'appelait *tour* ; on disait, par exemple, un *tour de robe de blonde plissée*.

PASSEMENTIERS. — Cet amas de *glands* d'or eut comme origine une demande que firent auprès de la reine les passementiers de Lyon qui se prétendaient ruinés si Sa Majesté ne donnait pas l'exemple des vêtements chamarrés d'or et d'argent.

C'est alors que la sensible reine défendit que l'on parût désormais à ses réceptions avec des robes qui ne comporteraient pas les éléments provenant de l'industrie lyonnaise.

Pour la toilette ordinaire, les femmes avaient le choix entre les *polonaises*, le *caraco*, l'*anglaise* ou la *lévite*.



64. - Manches

*La femme aussi de bault plumage
Se pare au pays des Incas,
Mais là les beautés sont sauvages
Et les nôtres ne le sont pas.*

Comte d'ADHÉMAR (1775).

MANCHES. — Vers 1783, il semble que les manches de forme *ballon* aient été inspirées des inventions des frères Montgolfier.

GANTS. — Les gants viennent jusqu'au coude, les teintes préférées sont *soufre tendre* et *jaune serin*. Les dames portent pour leur grande parure des gants *glacés*, *lacés* et *falbalassés*.

La reine a une grande prédilection pour ces gants.

RUINES. — L'excès de luxe amène la faillite du prince et de la princesse de Guéméné qui s'éleva à plus de 25 millions de livres.

Rose Bertin vers 1780 abandonne la rue Saint-Honoré pour la rue Richelieu, plus tard rue de la Loi. Le mauvais état des finances en 1787 obligea la reine à restreindre ses dépenses somptuaires; les économies faites sur ses atours s'en ressentent jusqu'en 1788; en tout cas, en janvier 1787, Rose à son tour dépose son bilan avec un passif de deux millions. Il lui est presque impossible de se relever. Après la mort de la petite fille de la reine, Sa Majesté se retire à Trianon pour pleurer et vivre d'une vie plus austère.

L'astre de Rose Bertin a pâli.

RUBANS. — Le seul luxe qui se continue est celui des *rubans* que l'on met aux bonnets et aux *manches*; on les orne de devises dont certaines sont d'une profonde philosophie.

Le luxe tombe vers 1790, car toute la noblesse a émigré.

En 1792, Rose Bertin allant un jour aux Tuileries, la reine lui dit :

« J'ai rêvé de vous, ma chère Rose; il me semblait que vous m'apportiez une quantité de *rubans* de toutes couleurs pour me mettre à mes *bonnets* et mes *manches* et que j'en choisisais plusieurs; mais dès qu'ils se trouvaient dans mes mains ou autour de mes bras, ils devenaient subitement *noirs* ! »

N'était-ce pas d'un sinistre présage ?

MANCHES. — Il existait des manches *ballon*, des manchettes de dentelles, des manches *amadris*, « en platitude ».

Les manufactures de rubans de Saint-Chamond et Saint-Etienne, toujours prospères, fournissaient en abondance le ruban des atours.

En mars 1777, comme son prédécesseur, Louis XVI, désireux de récompenser les frères H.B. et Jacques Dingas d'avoir établi des métiers à la zurichoise et porté au dernier point de perfection dans les provinces du Lyonnais, du Forez et de Velay leurs manufactures de rubans de toutes espèces qui occupent près de 2400 métiers et font subsister au moins 1200 familles, leur accorde des lettres patentes de noblesse.

Le prestige du ruban s'accrut à la cour.

BOUTONS. — Il semble qu'en s'habillant de façon si étroite, l'économie réalisée sur l'étoffe serait profitable; mais nenni! le prix des garnitures dépassait tout ce que l'on pouvait imaginer; en particulier celui des boutons était fort coûteux (1780).

Une loi anglaise favorisant les intérêts des fabricants de boutons de métal condamnait à l'amende quiconque utiliserait les boutons d'étoffe.

En France on adopta avec joie cette contrainte, et tout le monde voulut avoir des boutons ciselés, sculptés, émaillés. Certains même portèrent de larges boutons représentant de véritables petits tableaux peints en miniature sur ivoire et sous globe.

Le comte d'Artois, plus tard Charles X, qui fut souvent à la tête de toutes les plus folles idées, se fit faire une garniture de petites montres arrangées en boutons. Ces boutons ruinaient la cour et l'État.

L'empereur Joseph II, se promenant à Paris près des Halles avec un habit gris, à boutons de drap d'une simplicité bourgeoise, fut salué par un marchand de ces mots : *Heureux le peuple qui paie vos boutons* !

Verte allusion aux coûteux boutons du comte d'Artois !

65. - Broderies

Le beau galant de neige...
MOLIÈRE. Dépit amoureux (1660).

GARNITURES. — Les robes sont beaucoup plus surchargées de garnitures que de broderies; ce ne sont que volants, ruchés, bouquets de fleurs, cordelières d'or, dentelle blanche et noire, etc.

Beaucoup d'ornements faits avec des rubans blancs, un grand nombre de *boutons* aux redingotes dont la fantaisie est sans limite. Un emploi exagéré de *chenille* en plusieurs couleurs.

BLONDE. — La dentelle que les femmes portent le plus, c'est la *blonde* ou dentelle de soie avec le fond dit d'Alençon.

C'était une dentelle de soie et de fil imitant le point d'Alençon; un autre genre de dentelle était la blonde d'Angleterre, fort renommée alors (1787). Une autre petite blonde à dessin épais portait le nom de blonde *bâtarde*.

CHÉRUSQUE. — Parmi les innovations, il nous faut mentionner le chérusque, une sorte de haute collerette de dentelle genre Médicis à gros canons, encadrant les épaules. Cette collerette se faisait en gaze, en blonde, en linon-batiste; elle se portait beaucoup brodée ou plissée.

MARLI. — Parmi les genres de mousseline et de gaze dont on faisait un usage extravagant, il est bon de mettre au premier plan le *marli*, gaze de soie pure, soie et fil, ou fil seulement.

On divisait cette gaze en gros marli ou en fin marli, suivant que les trous étaient plus ou moins grands; cela ressemblait un peu à l'*étamine* à mailles très serrées.

Dans les faïences de Rouen et de Nevers, on imitait tout à fait la passe de dentelle du marli, et c'est le meilleur exemple qui nous en est légué; ce nom de *marli* est resté dans la faïence pour indiquer la partie du bord intérieur des plats et assiettes.

MARI. — Il ne faut pas confondre avec *mari*. Le *mari* n'était autre qu'un jabot de dentelle rapporté soit à une redingote ouverte, soit à une lévite à revers.

Il semble que le *mari* se portait beaucoup, ce nom étant cité maintes fois dans les factures et reproduit dans les croquis de modes. Le nom provenait sans doute de sa ressemblance avec le jabot des hommes.

PLATITUDE. — Ce nom était donné à un genre de garniture de dentelle ou lingerie que l'on mettait dans le bas de la jupe ou au revers des manches.

BARBE. — La barbe n'était autre qu'une bande de toile ou de dentelle qui pendait à certaines coiffures de femmes. C'était d'étiquette à la cour. De nos jours, il est encore porté par des paysannes de nos vieilles provinces françaises.

BARRIÈRE. — C'était là une garniture de la jupe, au-dessus du volant, et formant tête; on les ornait de rubans, mais presque toujours elles étaient zébrées de pierreries, de diamants et de perles qui justifiaient ce surnom.

PRÉTENTION. — C'était le nom d'une petite dentelle.

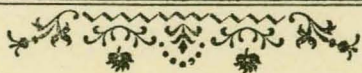
SABOT. — Ce n'était autre qu'une garniture de manches en taffetas, fort agrémenté de volants de dentelle ou d'étoffe, dont on garnissait tous les revers des manches. Lorsqu'on ornait un corset, cela ne s'appelait plus *sabot*, mais *goussel*.

CHEMISE. — Toutes les belles lingeries servent à la chemise; on la fait principalement en linon-batiste; on la garnit de malines brodée que l'on dispose sur la chemise d'*organdi*.

TOUCAN. — C'était un oiseau d'Amérique dont on employait les plumes et les peaux pour mélanger aux broderies des robes; on en faisait également des espèces de tapis. Avec cela, il était de bon ton de porter des taffetas couleur *crapaud* rayé bleu.

DOMINO. — C'était un vaste vêtement dont s'enveloppaient les femmes, surtout l'été, et qui ressemble tout à fait au domino de nos jours à vaste capuchon.

Il était fait en taffetas couleur *queue de serin*, garni sur la capote et le devant d'une guirlande de roses artificielles. En bas et devant couraient en frise des falbalas de gaze blanche.



PAILLON. — Les femmes aimaient beaucoup dans les broderies un peu de clinquant; rien n'était mieux indiqué que le *paillon*, qui n'était autre qu'une *paillette* faite avec une petite feuille carrée de cuivre battu très mince et colorée d'un côté.

On s'en servait tout spécialement pour aviver les broderies, pour agrémenter les robes de bal et les habits de théâtre.

DENTELLES. — En juin 1788, la mode à Paris comme à Londres est de porter de larges dentelles.

Les manches s'arrêtent au coude et laissent voir des gants de soie couleur chair. Le ton des robes est lilas, pois vert, blanc. Les broderies vont avec.

Le chapeau est à la chinoise ainsi que la chaussure qui s'appelle *sabot*.

On voit un grand nombre de garnitures faites en glands de chenille.

Vers le milieu de l'été 1788, les couleurs passent du puce au coquelicot.

Vers la fin du règne, on porte beaucoup de dentelle de fil blanc gaufré "Tifany", sur des satins rayures alternées et garnis de chenille.

66. ~ Etoffes

Quand on devient vieux, il faut se parer de belles étoffes.

VAUVENARGUES (1745).

JOUY. — Les étoffes de fantaisie, indiennes, toiles imprimées, etc., étaient fort bien représentées par les fabriques d'Oberkampf, fondées à Jouy-en-Josas en 1730.

Quelques-uns de ces artisans avaient, comme autrefois, pour le métier à tisser les bas, dérobé en Angleterre, le secret de la machine à rouleau. Elle permettait des impressions uniformes, tandis qu'autrefois l'impression à planches ne donnait que des raccords irréguliers. L'impression se faisait plus rapidement.

Grâce à ce procédé à rouleau, Oberkampf répandit à travers l'Europe les fameuses cretonnes imprimées à bon marché, les toiles de lin d'un teint inaltérable de fort bon goût qui ont fait la réputation de Jouy.

Depuis, ce commerce a prospéré surtout dans les centres anglais tels que Manchester qui sont, peut-on dire, les grands distributeurs de cretonnes imprimées de toutes les Indes et d'une partie du monde, suivis de près par les centres manufacturiers de Chicago qui en inondent les Amériques et le Japon.

Le goût des *indiennes* vient surtout du goût des satins que l'on peignait à la main, et devenus trop onéreux.

Par intervalles, la peinture sur étoffe eut une vogue passagère; les satins brochés et peints portaient alors chacun un nom; ensuite vinrent les satins vert pomme, rayés de blanc, ayant beaucoup de succès, comme : *vive bergère*.

TEINTURES. — C'est surtout dans les magasins de mode de 1785 à 1788 que l'on relève une foule de couleurs aux noms inattendus : *queue de serin, larmes indiennes, cuisse de nymphe émue, entrailles de petit maître, soufre tendre, carmélite* et tant d'autres.

Sur un recueil technique établi en 1788, par un des grands teinturiers d'alors, on ne relève pas moins de 487 tons.

Les satins pour robes étaient violets et gros vert, mêlés et glacés, etc.

Il y avait aussi des étoffes telles que le bleu de roi, mêlées et glacées, de même que des combinaisons de tons violet et souci, vert et souci.

ÉCHANTILLONS D'ATOURS. — Sur cette époque, il existe un très beau document que signalent les Goncourt et qui fait partie des Archives de l'Empire.

C'est un fort volume qui porte sur un des plats de parchemin vert, le titre *A Mme la comtesse d'Ossun, garde-robe des atours de la reine, 1782*; et ce sont alors, collées avec un pain à cacheter rouge, sur papier blanc, des échantillons de toutes les robes portées par Sa Majesté, comme faisant partie intégrante de sa garde-robe. C'est comme une palette de tons clairs, jeunes et gais qui ont gardé toute la fraîcheur de cette époque du tendre.

Tous les matins, on apportait à la reine ce grand livre dont elle piquait alors sur le livre contenant les 12 grands habits de

gala, les 12 robes riches, 12 petites robes de la saison, etc., celles qu'elle choisissait pour se parer quelques instants dans la journée, suivant les circonstances et le protocole qu'elle s'était assigné.

LYON. — Vers la fin du règne, au milieu de toute cette mode de linons et chiffons, tous les produits de Lyon furent rejetés. Adieu lampas et droguets, étoffes brochées de soie d'or et d'argent, où éclatait le goût des artisans lyonnais; cet ostracisme ruinait la fabrique lyonnaise.

Maintenant, ce ne sont plus que des *linons* et des *batistes*, modes apportées en France par la jeunesse d'une reine dont la vie était faite de caprices.

BLANC. — Vers cette époque, les femmes semblent se vouer au blanc, se mettent de grands *tabliers*, d'amples *fichus*, dont on garnit la gorge et qui donnent aux femmes un petit air piquant de chambrière et de sœur tourière tout à la fois.

Auprès de la simplicité des étoffes blanches, se mêle alors la simplicité de cette paysannerie "Trianon" de la fin du règne, les théories à la J.-J. Rousseau, etc., qui remplissent alors les romans, les imaginations et les cœurs et d'où tous les diamants et pierreries, broderies, étoffes de riches soieries ou tissus, semblent bannis à jamais.

UNI. — Pendant des années, les étoffes avaient été unies de tissage et de couleur, puis vers 1778, les soieries *cannelées* et *mouchetées* rayées commencèrent à être en faveur pour la tenue d'été. Certaines vestes et casaquins furent garnis de bordures, d'étoffes différentes qui tranchaient sur le fond. Aux *vestes* de toile blanche, se portant dans les deux saisons, on ajouta des bandes d'indienne; celles d'hiver furent chamarrées pareillement, grâce à des broderies en soie avec des *passements* ou des *paillons*.

Les couleurs préférées furent les nuances de *jaune*, de *vert*, de *brun*; on leur donna des noms peu élégants : *boue de Paris, caca de dauphin*; celui de *merdoie* fut remis en vogue. Cette dernière couleur fit scandale.

67. ~ Lingerie

Les Français avouent de bon cœur que les autres peuples sont les plus sages, pourvu qu'on convienne qu'eux sont les mieux vêtus.

MONTESQUIEU (1750).

Dans l'histoire du costume, de grandes périodes virent l'apothéose de la lingerie. La première sous Louis XIII, la seconde sous Marie-Antoinette.

CHEMISE. — Vers la fin du règne de Louis XVI, la chemise subit dans la coupe une double évolution, provenant d'un double courant : 1° Marie-Antoinette possède des chemises très fines, mais très simples. Or, le cérémonial oblige la reine à mourir presque de froid avant de pouvoir vêtir cette première lingerie. En effet, le protocole voulait que les dames d'atours, selon l'étiquette de leur rang, se passassent de l'une à l'autre la chemise avant que celle-ci arrivât à la souveraine.

Le deuxième courant est dans la fin du règne quand la reine s'éprend des modes paysannes.

Dans un des portraits de Mme Vigée-Lebrun qui se trouve au Louvre, nous voyons Marie-Antoinette les épaules presque nues, porter une chemise unie dont la manche est rejetée en arrière.

Elle a peint aussi la comtesse Haugevitz, tenant un luth en main, revêtue d'une chemise sans garniture, avec une manche presque étroite, boutonnée sur les contours de boutons assez gros. Cette chemise est un peu dans le genre de celle portée par les femmes de l'antiquité.

CORSETS. — Marie-Antoinette possède aussi des *corsets* de différentes formes et particulièrement d'une forme entonnoir, presque pointue.

Dans l'un de ses grands habits de cérémonie, on voit Sa Majesté avec un corset si pointu à la base, qu'il entre dans les vastes paniers de la jupe *comme une lance dans une citrouille*.

FICHU. — Cette période est la plus belle époque des transparents linons, des fines batistes, des dentelles blanches, des organ-



dis, des broderies genre anglais que presque toutes les femmes possèdent encore de nos jours et que l'on appelait *broderies à fond de bonnet*, d'une si délicieuse fraîcheur.

Ajoutez-y les *tulles* unis et les *tulles* fantaisie à pois, à fleurs, à point d'esprit, etc., le tout garni de rubans aux nuances pastel.

FICHUS. — Ces matières délicates servaient à faire des chemises, des blouses, des manchettes, etc., mais particulièrement à composer ces charmants *fichus*, prototype achevé de cette époque idyllique, complément de toutes les robes d'alors.

DÉMOCRATIE. — Le *fichu* était démocratique, il devait plaire à toutes les femmes, on ne lui trouvait rien de *subversif* ni de *royal*, puisqu'il devait subsister durant toute la Révolution. Ce *fichu* était presque toujours blanc, ou en tout cas de nuance claire.

Certaines femmes portaient des *fichus-chemises* à trois collets galants, se drapant sur les épaules; les pans venaient se nouer négligemment sur la poitrine et on les retenait avec une épingle d'or.

A l'usage des *fichus* de lingerie, nous devons aussi citer les toiles peintes de Jouy, dont les dessins étaient appliqués sur fond blanc et simulaient des bouquets, des rayures, couverts de neige, faisant d'amusants *fichus*.

PALATINES. — Vers 1782, les *fichus* furent momentanément abandonnés et on les remplaça par des *palatines* de duvet de cygne appelées des *chats*; la garniture des épaules fut une mousseline de dentelle, de gaze ou de blonde fort plissée et qui s'appela *Archiduchesse*, *Henri IV*, *Médecis* ou *collet monté*.

Les pièces de lingerie que faisait Rose Bertin, étaient surtout les bonnets brodés; elle laissait le soin des ornements de tête chamarrés au coiffeur de la reine, le Gascon Léonard.

BERTIN. — Rose Bertin soumettait toutes ses idées de bonnets de lingerie à la reine et n'acceptait comme clientes, parmi les femmes de qualité, que celles qui lui plaisaient.

Avec tout le monde elle le prenait de très haut. Une femme du monde, un jour, vint lui demander des bonnets brodés en lingerie pour une de ses amies de province. Elle fut reçue par Rose Bertin, couchée sur une chaise longue et dans un négligé du meilleur goût. C'est à peine si Rose Bertin, qui ne se leva point, daigna la saluer d'un signe de tête. Elle sonna, et comme une de ses vendeuses arrivait, elle lui dit: "Montrez à madame les bonnets du mois passé." L'acheteuse se récria et représenta qu'elle voulait avoir les plus nouveaux.

"Cela est impossible, madame; dans mon dernier travail, hier, avec Sa Majesté, nous avons décidé que les plus modernes ne paraîtraient que dans huit jours."

C'est pour des mots comme celui-ci, sans doute, que Rose Bertin fut surnommée le *Ministre de la Mode*.

KERSEYMERE. — Il semble qu'un nouveau tissu soit apparu; on le portait au ras des jupes d'un ton écarlate et il s'appelait *kerseymere*; on le garnissait d'une large dentelle d'or.

La chemise était serrée contre le cou par un ruché et le corset formait des plis horizontaux devant.

68. - Chaussures

S. M. portant des souliers de satin uni, d'un ton vert, le Duc de Nivernais, les admirant, lui dit: «Personne ne s'étonne de voir l'uni...vers... à vos pieds».

BOTTES. — Dès le XVII^e siècle, les femmes portaient déjà des *bottes* et des *bottines*; on les faisait alors sans couture grâce à l'invention du cordonnier L'Estage (1663). Durant le XVIII^e, cette mode se continue pour la chasse, tout en se perfectionnant.

Vers 1780, les femmes ne portent plus les souliers à haut talon; le soulier plat revient à la mode. C'est le nouvel engouement de la femme, faisant succéder à sa démarche voluptueuse et balancée par les mules, la démarche courante et l'allure cavalière de l'homme.

BOUCLES. — Du reste, elle porte encore les *mules*; mais vers 1785 ce ne sont plus que les souliers à petit talon, et en 1790 ces chaussures deviennent des souliers plats à grande *boucle* dont le coût quadruple le prix de la chaussure. On emploie moins les peaux de couleur; la peau blanche, par exemple, pour l'empeigne; on la remplace par les soies chinées, mouchetées, des satins de diverses tonalités.

Ces petits souliers sont plus légers pour danser le menuet, la gavotte, la pavane, etc.

TALONS. — Les talons, moins hauts que durant la Régence, ne sont plus *rouges* mais roses, bleus, blancs. L'empeigne du soulier est d'une nuance différente.

BICOLORES. — Lorsque les souliers plats et à boucles vinrent à la mode, les *oreilles* ainsi que les *quartiers* étaient d'une autre couleur que l'empeigne; pour les cérémonies, ces oreilles étaient brodées d'or, de perles et de diamants. Les bandes ou tirettes placées derrière la chaussure s'appelaient des *venez-y-voir*.

Il existait alors le coquet *soulier à boucles* comme l'on en voit encore de nos jours. Les souliers de 1786 sont montés sur une *semelle* et recouverts d'un tissu de même taffetas que la redingote et *falbalassé* d'un ruban noir. Chez les femmes du peuple, durant deux siècles, la chaussure avait peu varié, ainsi que le reste du vêtement.

Un grand nombre allaient pieds nus, d'autres portaient des souliers de gros cuir et jusqu'en 1779 on regardait cela comme un grand luxe. Les semelles étaient fort épaisses et garnies de clous.

Il y avait un abîme entre la chaussure des femmes pauvres et des femmes riches; on le conçoit aisément en raison de l'affreux aspect des rues de Paris remplies d'ornières et qui nécessitaient la chaise ou le carrosse.

SABOTS. — Le *soulier* très habillé se porte sans boucle ou bouffettes vers la fin du règne, mais on le garnit d'un large ruban en *falbala*. Une mode nouvelle, ce sont les *sabots chinois* que l'on recouvre de satin de toutes couleurs; l'entrée est garnie par un large ruban en forme de *falbala*. La pointe est très relevée, le talon est bas et large.

Certaines élégantes portent à leur chaussure des *boucles rondes*, *carrées* ou *ovales* en argent; le bord en est relevé par des *paillettes* d'or serties de perles en acier ayant la forme de grosses olives taillées à facettes.

CHAUSSURE. — Au début du règne, les chaussures sont à haut talon; vers la fin du règne, elles sont plus basses. La grande mode reste aux *sabots chinois* dont la semelle est faite en bois et le dessus en cuir et satin.

Beaucoup de ces *sabots chinois* sont de teinte jaune; c'est la grande époque des chaussures de tissu; on peut même dire que c'est le début de cette nouvelle industrie.

Jusqu'alors la chaussure était de gros cuir, tandis que, fin du XVIII^e, on les fait de satin violet ou de tous autres nuance et tissus.

Les bouts ne sont plus en "barbe d'écrevisse", comme du temps de François I^{er}, non plus carrés comme sous Louis XIV; mais pointus comme de nos jours.

Ces chaussures sont presque toujours *falbalassées* de rubans, principalement de rubans blancs.

BAS. — Les bas que l'on porte sont en soie avec baguettes.

CHAUSSURES. — Il semble que les couturières d'alors se soient vues parfois dans l'obligation de veiller à l'entretien des chaussures presque toujours en tissu.

C'est ainsi que dans le livre de Mme Éloffe nous retrouvons trace d'une facture ainsi conçue: "Avoir frisé une paire de souliers de satin gros vert: 1,45.

Il s'agit certainement d'avoir tuyauté au fer, comme autrefois, les bonnets des paysannes, quelques ruchés ou rosaces de ruban pour être posées sur le soulier.

69. - Parures

*Si contre un cœur indifférent
Nous armons en vain la nature,
Nous la parons et bien souvent
La victoire est dans la parure.*

CRIN. — Sous Louis XVI, l'élégante portait un genre de bracelet fantaisie fait en *crin* ou en *paille*, absolument inconnu aujourd'hui et que seul le poil de l'éléphant peut rappeler.

La caractéristique du bijou d'alors, ce sont ces perles serrées les unes contre les autres, que l'on encadre un peu partout.

SACS. — Quelques rares sacs de fantaisie se voient et ressemblent à une sabretache des officiers de hussards de Lauzun; ils ont une forme rectangulaire et sont tenus par trois brides pendant à une ceinture.



Les dames portaient à cette époque de petits sacs en velours brodé ou en taffetas et dans lesquels un laquais portait leurs livres d'heures ou leur ouvrage.

NŒUDS. — Une autre fantaisie était de porter des *nœuds d'épée* qui n'étaient autres que des nœuds de ruban imitant les passementeries et galons que les élégants mettaient à la garde de leur épée.

Les femmes d'alors, par extension, s'en servaient pour leur parure.

Il existait une autre parure appelée *parfait* qui se portait soit au cou soit au bras.

Il y en avait en dentelle, rubans, pierreries, mais la plus riche était ornée de diamants et prenait le nom de *parfait contentement*.

SAC. — Lorsqu'elles vont en visite, les femmes portent à la main un petit sac à ouvrage en argent ; le prix en était de 6 livres à 26 livres, et, en or, de 9 à 30 livres. Comme breloques, les femmes portent aussi une fausse montre à deux cadrans d'émail, un côté servant de *baromètre* et l'autre de *boussole*.

TABATIÈRES. — Certaines femmes ne craignent pas de *priser* comme les hommes ; elles ont des tabatières d'écaïlle factice, décorées de tableaux en relief représentant des vues de Paris. D'autres avaient des tabatières plus modestes mais tout aussi artistiques, faites en vernis Martin et enluminées à la main.

Au *doigt*, l'élégante portait la *bague carrée* avec un chaton à l'enfantement ou au *firmament* ; ce chaton était en forme de pyramide antique, garni d'hieroglyphes agrémentés de perles fines et de pierres antiques.

Puis venaient se placer les coûteuses *boucles* de souliers du dernier goût dont la mode variait à l'infini chaque saison. Ces boucles étaient à l'usage des hommes ou des femmes.

Les deux montres, pendant de chaque côté, étaient suspendues par de longues chaînes et soutenaient d'autres breloques.

POMPÉI. — Et voici que survint une des plus grandes révolutions d'alors qui devait avoir une influence considérable sur la mode des règnes suivants : Empire, etc. Ce fut la découverte d'Herculanum et de Pompéi dont les fouilles se continuèrent avec succès après Louis XVI.

Ce fut également là le point de départ d'une transformation du bijou, c'est l'époque du bijou appelé *firmament* et de tous ces bijoux enrichis de pierreries : *boucles* ou boutons artistiques dont les dessins rappelaient cette époque néo-grecque romane.

BAGUE. — C'est sous Louis XVI que fut créée la bague dite *marquise* dont le chaton est allongé, ovale ou octogone, et posé en travers de l'anneau. Le tour du chaton est composé de petits diamants sertis, clos à filets ou maintenus par quatre griffes ; le centre est occupé par un grand verre bleu cambré à la meule ou toute autre pierre jouant sur un *paillon* guilloché.

La bague marquise reçoit comme décor un seul brillant, soit une série, dans un ordre déterminé, soit un bouquet.

PENDANTS. — Sur le corsage, les femmes portaient aussi un *pendant* qui fut longtemps en faveur et que l'on passait dans un velours plat.

Quelquefois ce *pendant* est remplacé par un *nœud* de brillants ; dans ce cas il est cousu sur le velours. En ce siècle de haut luxe, les *perles* sont assez abondantes sur le marché, aussi la mode était favorable aux grands colliers de perles à deux et plusieurs rangs. La haute bourgeoisie elle-même ne craignait pas d'en faire usage. Un joli tour de cou ou collier était composé d'une chaîne de charmantes plaquettes d'or agrémentées de place en place par des pendants de saphir, agrémentés d'une perle, et que joignaient en courbe gracieuse d'autres rangs de perles.

Au milieu se plaçait un saphir entouré de perles qui portait en guise de *pendant* une sorte d'écusson en cristal de roche orné d'un ovale en émail bleu ou mauve agrémenté d'une rose ; le tour de l'écusson était enrichi d'un rang de perles, ce qui en faisait un bijou très délicat, ou bien encore soutenant des émaux.

ÉMAUX. — Dans le même esprit, certaines *montres* étaient entourées d'une rangée de perles.

Déjà au milieu du XVIII^e siècle, les paysans de la Bresse fabriquaient des bijoux appelés *émaux bressans* où l'émail était appliqué avec une extraordinaire habileté. Ces plaquettes étaient de différentes formes, reliées par des chaînons et souvent par une corde en or. (Roger Milès.)

70. - Colifichets

*Où, sur la tête de nos dames,
Laissons les panaches flotter.
Ils sont analogues aux belles,
Elles font bien de les porter.*

Comte D'ADHÉMAR.

BOUCLE. — Parmi les colifichets ou objets de moindre valeur se place la *boucle* de chaussure dans laquelle n'entre aucun mélange d'or ou d'argent. Il y en avait en *acier* qui faisaient un fort bel effet ; cet acier était taillé à facettes.

La mode des redingotes des femmes obligeait ces dernières à garnir de boutons le revers et la basque. Les *boutons* très à la mode étaient en nacre de perles de la largeur d'un écu de 6 francs. Le cadre était serti autour, au milieu se trouvait le chiffre gravé. D'autres boutons fort jolis étaient faits de cristal de couleur avec une perle au milieu ; d'autres, au contraire, étaient garnis tout autour de brillants. Les boucles de soulier du dernier goût étaient de forme ovale, taillées en pointe de diamant.

ÉVENTAILS. — L'éventail faisait partie de l'accessoire indispensable des femmes. Comme sous Louis XV, on le faisait en lamelles de bois peintes à la main. L'éventail dessiné pour le mariage de Marie-Antoinette fut gravé par Gabriel de Saint-Aubin ; il représentait un ange apportant un rameau de buis sur l'autel où vont s'unir les mains des deux fiancés. A droite, sur les degrés, un garde noble éploie l'étendard royal ; à gauche, des soldats au-dessus desquels plane un aigle et, au-dessous, des buveurs lèvent leur verre à la santé des nouveaux époux. Beaucoup d'éventails sont peints au vernis Martin.

CANNES. — Depuis toujours, les femmes ont voulu se donner du maintien et ont adopté les cannes. Elles ne manquent point à cette habitude, sous Louis XVI ; combien de femmes se servaient aux Tuileries de longues cannes qu'elles tenaient sans s'appuyer dessus ! On les faisait en bois des îles avec des pommes d'or, de nacre, d'écaïlle ou d'ivoire, de jonc, etc.

Un trou était percé en dessous, dans lequel on glissait un lacet ou un galon de passementerie assez long, terminé par un gland ; cela permettait aux femmes de l'enrouler autour de leur poignet.

A Trianon, certaines femmes avaient remplacé ces cannes par de gracieuses *houlettes* ; avec leurs costumes ravissants de laitières vaporeuses, ce n'était point là une des minces attractions de ces bergerades de Trianon !

OMBRELLES. — Les ombrelles d'alors sont moyennes, elles tiennent leur distance entre les grandes ombrelles de Louis XIV et les petites ombrelles du Second Empire. Le tissu est très drapé, l'intérieur est très flou, car elles sont doublées. Généralement, tout autour, on pose une grande frange qui retombe avec grâce.

Tous les manches sont unis, en forme d'olive ou avec une petite palette, percés d'un trou pour laisser passer des rubans.

TOURISME. — Marie-Antoinette, qui donnait le ton, aimait très sincèrement la campagne, surtout vers la fin de son règne. Elle adorait la simplicité de la vie champêtre.

Son influence sous ce rapport fut décisive, puisque nos saisons de villégiature, entrées peu après cette époque dans les habitudes de nos classes aisées, et qui maintenant font partie de nos habitudes, ont là leur principale origine.

MOELLEUX. — Le *moelleux* est la marque des femmes "folles de champêtre" ; il était recommandé par les professeurs de bon goût et de maintien, car ce moelleux ne devait pas résider seulement dans les habits, mais davantage dans l'attitude.

MASQUES. — En se rendant au bal, les femmes portaient un masque de carton noir, avec une barbe rose.

CABINET DES MODES. — Dès 1785 paraît, avec une périodicité régulière, le *Cabinet des Modes nouvelles*, excellent magazine sur les modes du temps.

C'est un événement important dans l'histoire du costume qui est ainsi régi par une directive quasi officielle. Grâce à la création de ce journal à images, appuyé d'un commentaire précis, l'effet en est immédiat. Ce journal transmet au voisinage et à l'étranger, et ensuite aux générations futures, un précis d'une chose qui par sa nature est insaisissable par excellence et qui a nom, la *Mode du jour* ! C'est cette idée qu'ont développée avec intensité les grands régionaux français et étrangers, en publiant chaque semaine une page consacrée à la vie féminine, en général, mais à la Mode en particulier.

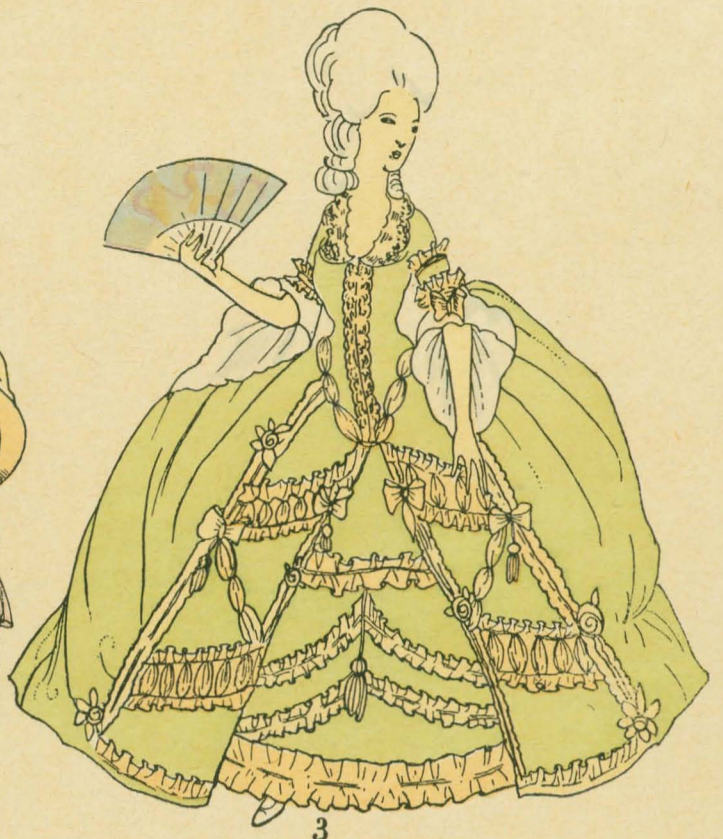




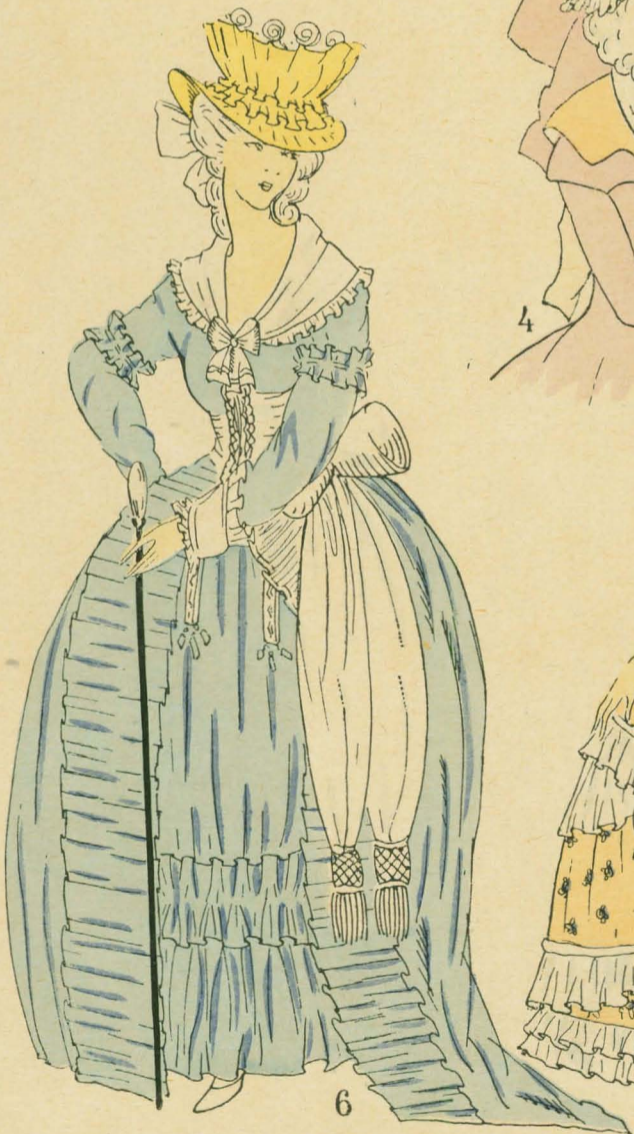
1



2



3



6



4



5



7



8

1. Marie-Antoinette, robe du matin en taffetas rose, devant de jupe et de corsage vert d'eau, plissé de gaze au décolleté et nœud de ruban rose.
2. Mme de Lamballe en caraco bleu, plissé de taffetas gorge de pigeon, bleu et violet (1779).
3. Rose Bertin, robe à panier en moire verte bouillonné de ruban orange sur le tablier de la jupe et le devant du corsage.

4. Redingote violette à manches à la marinière, coiffée d'un bonnet mauve à la grande prêtresse.
5. Robe de taffetas à raies vertes et roses, grand chapeau en gaze jaune avec rubans violets semblables aux chapeaux de sparterie.
6. Mme Elisabeth. Robe à la lévite en satin bleu garni de tuyau de satin, ceinture de

- taffetas blanc et glands d'argent, chapeau en corbeille, fleurs et plumes.
7. Duchesse de Polignac, robe de taffetas saumon à fleurs. Paniers enflés hanches, très plats devant et derrière. Guirlande de ruban froncé, volant de gaze blanche.
8. Mme du Barry. Costume de bal à la paysanne en toile framboise, plis creux, corsage ajusté à basques découpées, manche mi-longue, bouillonné resserré.



1. Déshabillé de taffetas blanc bordure de taffetas rose chine, bordé de vert anglais, à rosette, mantelet de taffetas blanc garni de gaze fantaisie.
2. Vêtement à la Créole ; grande robe de mousseline bleue à manches justes serrées au poignet, ajustée à la taille, décolletée. Ceinture de ruban blanc. Caraco à coqueluchon sans manches, celles de la robe sont en amadis.
3. Robe lévite, jaune paille avec ceinture de taffetas, coiffure à l'enfance, chapeau en feutre bleu roy

4. Robe à la « levantine », gris bleu, garnie d'hermine, coiffure à la Créole.
5. Robe polonaise d'étoffe unie vert d'eau, à capuchon, bouillonné de ruban même teinte, assez courte.
6. Robe inspirée d'une robe de l'Opéra en taffetas ivoire, brodée de fil d'or.
7. Robe à la lévite, à deux plis derrière, toute droite, arrêtée à la taille, avec une écharpe dont les bouts se terminent par des glands.
8. Boucle de ceinture pierreries et perles, avec des camées antiques.

9. Médaillon de perles fines avec initiales en perles fines.
10. Broche en émail entourée de rubis.
11. Médaillon camée de forme octogonale, entouré de petites perles d'or.
12. Boucle de soulier en argent ciselé, avec rubis et émeraudes.
13. Manche longue en linon avec volant double retombant sur la main, bordé d'un biais gansé.
14. Manche de lingerie avec volant de ruban plissé au poignet.
15. Manche coilante, volant de broderie anglaise



1. Amazone à trois collets, en drap bleu gris, collet et revers bleu vif, boutons d'argent.
 2. Amazone avec chapeau à la Prévillé, veste en drap galonné d'une bordure en or, ceinture dessous et brandebourgs en grosse soie tressée.
 3. Jeune dame en habit de chasse, petite veste en drap jaune foncé, tout autour et formant gilet devant, un froncé de ruban jaune paille, boutons noirs, cravate de linon, chapeau

noir et jaune, plumes de coq à la Henri IV.
 4. Redingote en Baleman, ou à coqueluchon en drap gris bleu, large col pouvant se relever et se fermer, longue basque.
 5. Manteau de taffetas soufre tendre, garni d'un ruché violet carmélite et de ruban même ton. Très cintré à la taille et très ample sur les hanches et derrière.
 6. Redingote à collet et à bavaroise en drap

vieux rouge, boutons or, ne se boutonnant pas, volant plissé blanc aux manches.
 7. Manteau redingote, basque prenant sur les côtés, le haut du manteau tabac forme gilet et s'attache avec boutons d'argent, larges revers, volant au poignet en lingerie.
 8. Manteau jaune queue de serin, bordé de marabout marron sur une robe bleue, manchon d'agneau blanc avec nœud de ruban rose.



1



2



3



4



6



7



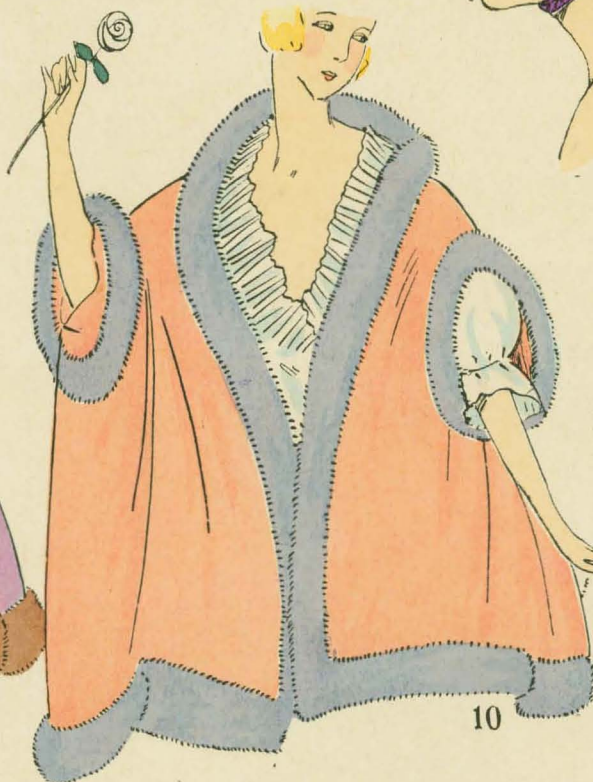
5



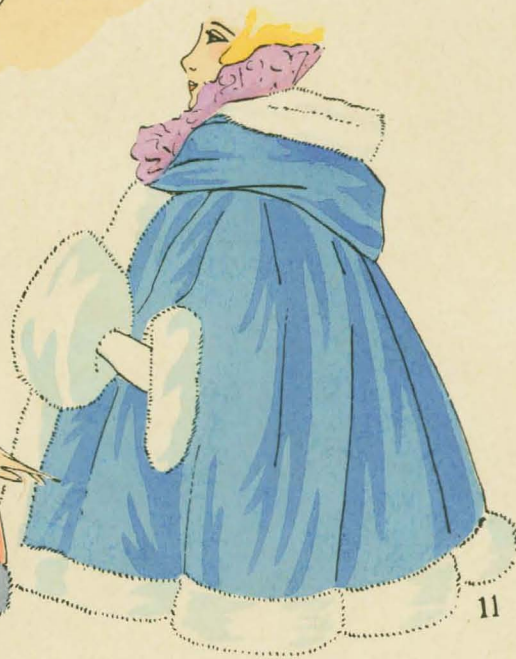
8



9



10



11

1. Chapeau bonnette sur haute coiffure (1778), en tulle blanc, gaze rayée rose et blanc, gaze bouillonnée rose.
2. Chapeau à la Cagliostro ou au Collier de la Reine, couleur du Cardinal sur la paille.
3. Chapeau à la " Belle Poule ", en forme de bateau.
4. Bonnet du matin en linon blanc, volant de tulle froncé, ruban de taffetas rose, genre dormeuse.

5. Bonnet à la dormeuse, en taffetas mauve lilas, volant de point d'Alençon, un ruban broché violet se croise sur le bonnet et passe sous le menton, nœud de ruban bleu sur le devant.
6. Coiffure en boucles avec une plume d'autruche rose.
7. Chapeau (1779), en sparterie relevé derrière avec nœud de ruban.

8. Bonnet de gaze rose avec volant, coiffure du matin.
9. Bourgeoise aisée en pelisse de satin violet, bordée de castor, nœud vert, manchon de castor.
10. Manteau de taffetas rose bordé de cygne gris argent.
11. Bourgeoise en pelisse de satin bleu avec large bordure d'hermine, manchon blanc.



1. Chapeau de bourgeoise formant capeline en paille bleue, calotte basse, ruban faille rose.
2. Chapeau à la Tarare; passe relevée en ondulant, calotte très haute et étroite, rayée rose et noir. Guirlande de roses du haut en bas de la calotte.
3. Chapeau de feutre (1778) gris perle, relevé derrière, bordé d'un galon rayé gris et noir, autour de la calotte ruban rose et gris, plume d'autruche rose et ruban rose retombant.
4. Chapeau bonnet en lingerie empesée, et tuyauté. haute calotte froncée, nœud vert et plumes roses en haut de la calotte.
5. Chapeau de paille posé sur une haute coif-

fure paille or. Un ruban foncé sans calotte, passe très plate posée sur le côté, grosses roses et feuillages.

6. Chapeau fond cône tronqué, passe très avancée en paille vert amande. Ruban blanc retombant dans le cou.
7. Chapeau de riche bourgeoise, en paille orange, haute calotte étroite, passe très relevée derrière et garnie de plumes orange et deux aigrettes blanches.
8. Chapeau de feutre noir, haute calotte droite, bords très hauts sur les côtés, rubans gris fumée.
9. Chapeau confectionné, tout en ruban cousu jaune paille, très relevé sur un côté, ruban

rose vif autour de la calotte large et plate, roses et feuillages sur le côté.

10. Chapeau de lingerie, passe plissée, calotte froncée, le haut de la calotte est garni d'un ruban froncé rose et de plumes d'autruche roses, le bas de la calotte est garni de petites roses roses.
11. Chapeau de velours rouge rubis, relevé tout autour, la calotte est en taffetas blanc garni d'un ruban formant nœud papillon, devant agrémenté de quelques brins d'aigrette.
12. Chapeau de feutre bleu roi, relevé devant, très haut derrière, toute la calotte est recouverte de plumes blanches et bleues.



1. Corsage en taffetas rose, entouré d'un ruché de ruban rose, col fichu, nœud rose au corsage et aux manches, garni d'un jabot de dentelle.
2. Corsage (1775), formant gilet, en velours rayé bleu et blanc, cordelière de soie bleue entourant le gilet, le tour du cou et le col en lingerie formant col Médicis. Nœud bleu, manches unies longues, avec plusieurs rangs de Valenciennes, taillées entonnoir.
3. Polonoise de taffetas « cheveu de la reine » garniture en bordure d'indienne.
4. Corsage gilet serrant le buste, basques droites, poches à la basque, bouton noir, sur fond de

- gilet havane, veste recouvrant le gilet en drap bleu, col droit. Jabot de dentelle.
5. Corsage chinois, tiré du ballet des Indes Galantes, inspirateur des modes chinoises d'alors.
6. Caraco en taffetas violet, pli dans le dos, tout autour de la basque, haut ruché de taffetas froncé blanc aux manches, ruché de taffetas blanc plus petit.
7. Veste du matin en linon rose bordé d'un froncé de ruban blanc, nœud blanc retenant le fichu de lingerie.
8. Corsage très décolleté descendant très en pointe sur la jupe; ruché de ruban, tout

- autour du décolleté et faisant col; ruban formant également fermeture sur le devant; piquet de roses pompon à l'épaule, large sabot de dentelle aux manches.
9. Veste de drap gris fumée attaché au col, s'ouvrant sur un gilet bleu vif, boutons noirs. Manche étroite, petit poignet, chapeau de feutre gris, plumes, aile d'oiseau bleu vif.
10. Femme en pierrot, corsage ajusté, violine, petite basque derrière, fichu menteur en linon blanc.
11. Corsage du matin en lingerie, volant froncé au bas des manches garnies d'un froncé et d'un nœud de ruban.



1. Jupe de taffetas souci, pouf volumineux derrière, le derrière de la jupe est en dentelle noire, sur un fond de jupe souci, haut volant monté sur la dentelle.
2. Jupe rose, droite, montée devant, trainant légèrement derrière, petit volant au-dessus de l'ourlet, ruban bleu à la taille retombant derrière en longs pans.
3. Jupe (1778) courte, en taffetas bleu pâle, haut volant plissé avec un second volant en

- ruché, nœud de ruban bleu vif, pouf bordé d'un volant, souliers bleu pâle.
4. Habit de bal, jupe retroussée en basques, seconde jupe à volant, garnie et volant mis en guirlande d'une couleur jaune or différente de la première jupe jaune paille. Roses roses.
5. Jupe polonaise de gaze rayée argent sur fond de taffetas rose. Volant et ruchés de mousseline formant falbalas.

6. Jupe à la grecque, en satin bleu pâle, seconde jupe retroussée rose.
7. Jupe (1774), très ample en faille citron, garnie d'une large bande brodée, formant tablier, fond rose pâle, roses brodées rouge et feuillages verts.
8. Jupe de gaze argent, large bande brodée au bas, fond de satin violet; sur la jupe tombe du haut du corsage un large pli "Watteau" de satin violet.



1. Manche de Thérèse de Savoie, en linon blanc, sur laquelle sont cousus des rubans de satin bleu froncé de hauteurs différentes: ceux du coude sont très hauts et forment un grand volant en sabot.
2. Manche de mousseline blanche, bouillonnée à l'épaule, resserrée au-dessus du coude pour se resserrer à nouveau au poignet avec volant de tulle.
3. Manche de gaze bleu ciel, large, et froncée au coude et au poignet formant grands volants.
4. Manche de voile orange, bouillonné froncé au coude, venant au milieu de l'avant-bras.
5. Manche en amadis (1775), en satin rose,

- nœud rose au coude; deux larges volants de tulle s'évasent à mi-bras.
6. Gant de peau rose, montant jusqu'au coude. Manche de point d'Alençon, large sabot.
7. Manche froncée en linon rose, resserrée en bracelet au-dessus du coude d'où partent deux hauts volants de point d'Alençon formant sabot en amadis.
8. Manche en batiste blanche retenue au coude et s'évasant en amadis bordée d'un picot bleu pâle, ruban bleu pâle.
9. Double manche de tulle en amadis.
10. Robe « visite inattendue » en taffetas vert d'eau, large manche en amadis, nœud rose

- au corsage bouillonné de ruban rose sur le devant de la jupe.
11. Manche en linon avec ruban rose cousu dessus. Bouillonné resserré au coude par un ruban au poignet, manchette de lingerie brodée.
12. Fichu jabot veste caraco en gros de Naples bleu, col montant, boutons bleus. Manches étroites à parements.
13. Manche en dentelle à Marie-Antoinette, d'après un portrait de Mme Lebrun, manche en linon, volant de point d'Angleterre.
14. Manchon « petit maître », en renard gris fumée, très volumineuses.



1



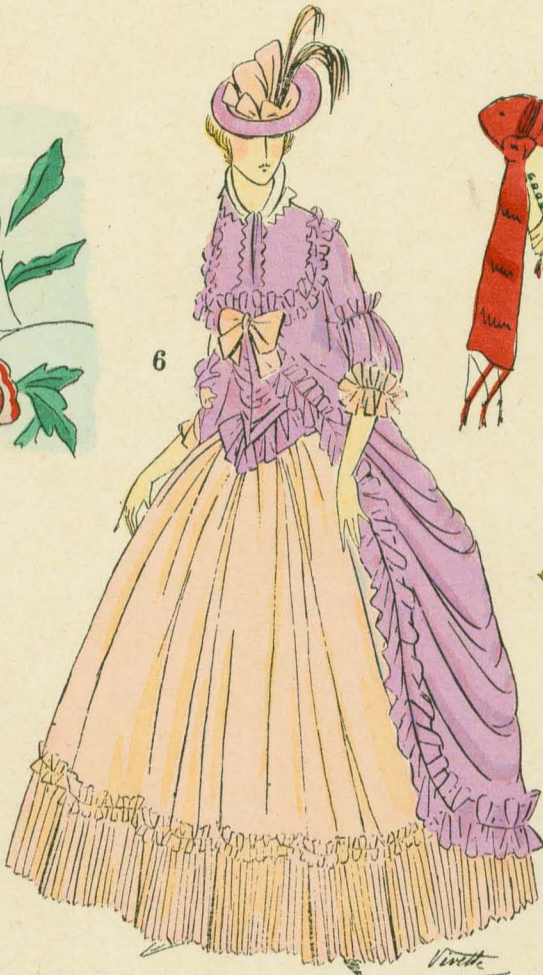
7



4



5



6



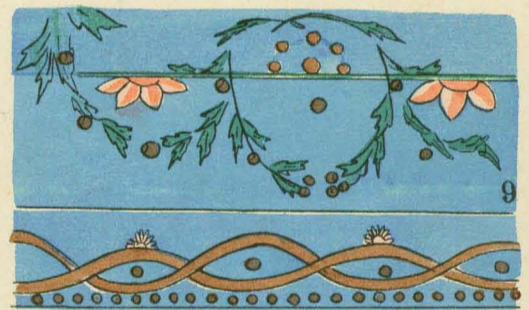
3



8



2



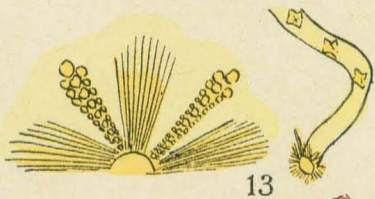
9



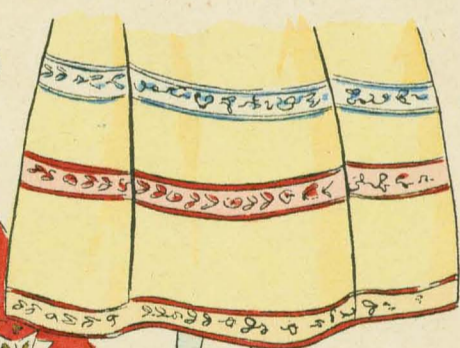
10



11



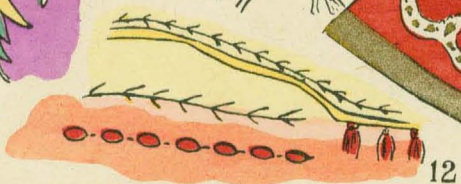
13



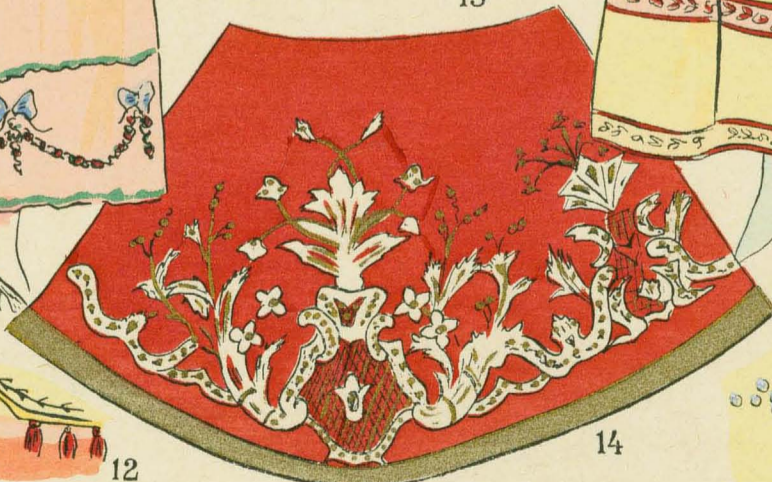
15



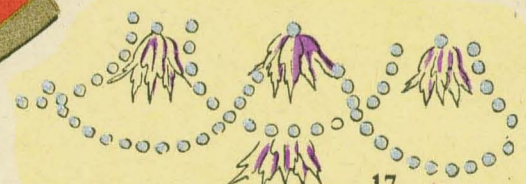
16



12



14

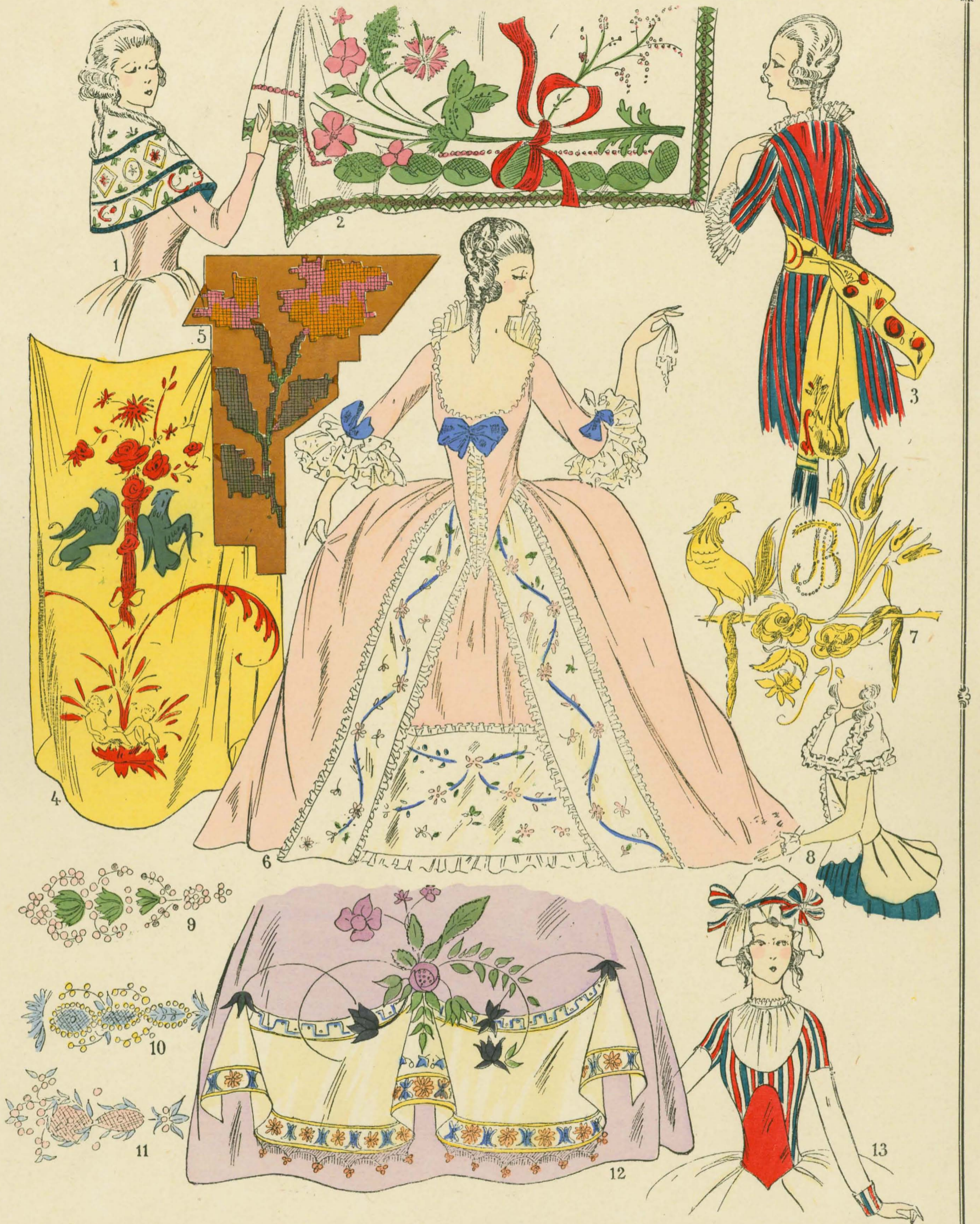


17

1. Corset lacé derrière en taffetas blanc, garni de fleurettes roses, ruban rose aux épaulettes et en lacet.
2. Broderie pour garniture de robe, or et verte.
3. Garniture broderie, volant de robe, fond crème fleurs rouges, ruban rubis, petits boutons verts.
4. Corset en basin brodé de fleurs roses et mauves.
5. Broderie sur fond de gaze blanc et ciel, fleurs rubis et roses.

6. Femme en grande toilette brodée.
7. Broderie soie, couleur, blanches et violettes, palmes vertes, sur fond de louisine crème.
8. Bas de robe en soie brodé, amphore argent, fleur orange et rose, guirlande verte.
9. Broderies sur taffetas bleu ciel, guirlande de fleurs roses, glands marron et feuilles de chênes. Guirlande au bas, ton havane.
10. Broderie sur soie, violette, verte et jaune.
11. Bas de jupe brodé bleu, rose et vert.
12. Motifs de rubans brodés jaune et rose dégradés.

13. Ruban motifs épis jaune or et jaune paille.
14. Bordure de manteau sur velours rouge, broderie or et blanc.
15. Bandes brodées pour jupe, fond blanc, fleurs bleu pâle, bande fond rose, fleurs rouges, bande fond paille, fleurs roses.
16. Broderie argent sur fond violet clair, palmes vert amande.
17. Bordure de taffetas ivoire, fleurs mauves avec boules argent.



1. Châle fond blanc, dessins rouges, bleus, jaunes et verts.
 2. Châle broderie au point petit et application sur tulle. Fleurs roses et vertes, tons dégradés, nœud rouge, dégradé rose.
 3. Robe rouge et bleue à rayures, ruban en ceinture fond jaune, fleurs bleues et rouges.
 4. Satin lamé et broché fond jaune vif, oiseaux verts et bleus, fleurs rouges.
 5. Fragment de tapisserie exécutée au Temple par Marie-Antoinette, fond marron, feuilles

- vertes dégradées, fleurs roses et jaunes dégradées.
 6. Robe de taffetas, à paniers, plate devant et derrière, très décolletée, avec chérusque de blonde, taffetas rose pâle, le tablier devant et bas de jupe en taffetas à guirlandes de fleurs roses, bleues et vertes.
 7. Motifs de broderies avec chiffre pour écran ou châle.
 8. Caraco de taffetas puce, avec un large fichu en linon blanc ; gilet blanc.

9. 10. 11. Motifs de fleurs sur taffetas pour robe, vert et rose, jaune et bleu, bleu et rose.
 12. Satin brodé fleurs violettes et noires, feuilles vertes, fond mauve pâle pour volant de robe en broderie sur satin fond ivoire, bord jaune et bleu, guirlande de fleurs orange.
 13. Fillette avec corsage guimpe rayée rouge et blanc et bleu, ruban tricolore entourant la charlotte de linon blanc, guimpe de linon blanc froncée au cou.



1 et 5. Gants du Saint-Esprit, brodés couleur.
 2. Bas de soie blanc, baguette brodée mauve, soulier de satin mauve brodé argent, boucle argent.
 3. Corset du XVI.^e siècle, broché soie à fleurs.
 4. Chaussure en peau "puce", languette remontant sur le cou-de-pied, boucle argent.
 6. Détail ouvrage cuir dessus chaussure. Baguette chaussure, détail.
 7. Soulier de satin argent, rebrodé d'or et garni de pierres d'acier taillées à facettes.
 7 bis. Sabot chinois, broderie noire "Venez-y-voir", incrusté de pierreries et surmonté d'une fleur de lis argent.
 8. Chaussure en peau blanche, haut talon, patte sur le cou-de-pied bordé d'un ruban découpé, bleu roi.
 8 bis. Mule de satin violet, haut talon blanc, nœud de ruban blanc.
 9. Soulier de satin mauve moucheté noir, talon violet, nœud violet.

10. Mule lilas, boucle satin jaune, talon jaune.
 10 bis. Botte en peau souple chamois, avec revers, talon plat.
 11. Sabot chinois vieux rose, cuir ouvragé.
 11 bis. Bas de soie, gros vert, languette brodée argent, chaussure rose en satin, patte brodée argent, retombant.
 12. Le galant cordonnier anglais chaussant la jeune Amélie et prenant feu en voyant ses charmes.
 13. Chaussure en satin rose et noir, talon noir, nœud rose.
 14. Chaussure jaune et noire à rayures.
 15. Chaussure en satin jaune et noir à boucle.
 16. Chaussure de satin vif, nœud de satin bleu roi.
 16 bis. Soulier de satin blanc, nœud de ruban rose, talon rose.
 17. Chausson bout arrondi, semelle plate, en

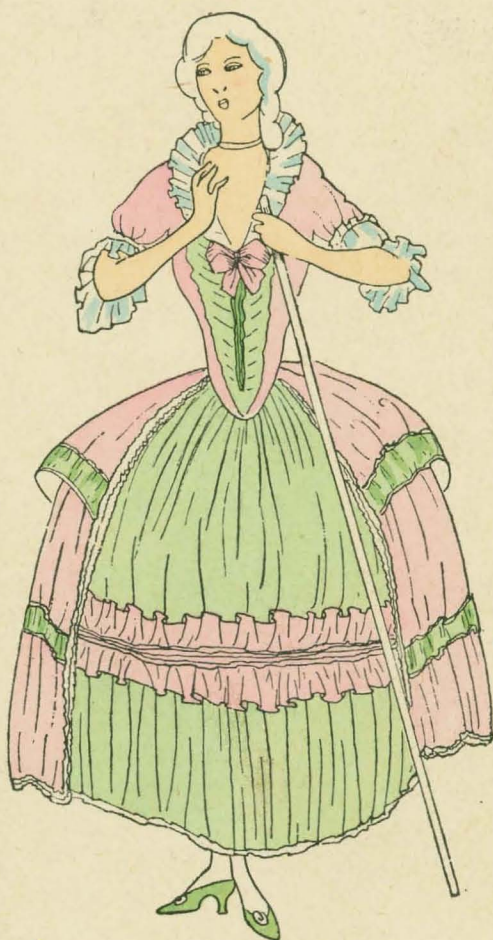
moire rose avec motifs de fleurs faits en ruban bleu et rose, dentelle froncée au bord de l'empeigne.
 17 bis. Mules du matin en satin bleu pâle et rose, fourrée de fourrure blanche.
 18. Élégante chez son bottier.
 19. Chausson semelle plate, bout pointu, en satin bleu pâle, broché de fleurs roses et vertes, garniture de ruban bleu plus foncé.
 20. Élégante fin Louis XVI.
 21. Élégante éprise des modes américaines (redingote).
 22. Chaussure en peau rouge, talon noir, boucle en argent.
 23. Chaussure en peau bleu ciel, talon bleu foncé, peau festonnée sur le cou-de-pied d'une soie bleu foncé.
 24. Soulier de peau gris clair, boucle argent.



1. Collier de perles fines appartenant à Marie-Thérèse de Savoie.
2. Bracelet de Marie-Antoinette en perles fines fermé par une plaque d'or dans laquelle est serti un rubis.
3. Collier de grains d'or disposés en sautoir.
4. Petit manchon d'eider avec nœud de ruban violet, mitaines aux mains.
5. Haute canne, manche en agate, gland de soie.
6. Petit manchon en drap rouge rappelant la veste, brandebourgs noirs et boutons.
7. Jeune dame prête à monter en cabriolet,

- veste de pékin, puce, à trois collets, robe verte. Chaussure rose, nœuds verts.
- 8-9-10-11. Eventails monture ivoire, peints ou en tissu pailleté.
12. Collier de pierre de Lyon, monté sur fil de soie bleue formant gland.
13. Ombrelle en taffetas rose, bordée d'une frange noire.
14. Collier en pierres taillées à deux rangs d'où tombent en pendentifs des émeraudes espacées par deux pierres plus petites.
15. Ruban de velours noir avec médaillon en or.
- 16 et 17. Canne en bois de rose, pommeau

- ivoire, lanières de cuir ou rubans, genre dragonnes avec ou sans glands.
18. Nœud de ruban au cou, supportant en pendentif une fleur d'or et une croix en or.
19. Sac en velours rouge, bordé d'un galon or brodé de la couronne et du chiffre royal (à Marie-Antoinette).
- 20-21-22. Manches d'ombrelles en ivoire et écaille avec glands et dragonnes.
23. Ombrelle de faille bleue avec bouillonné de ruban au bord.
24. Ombrelle en taffetas vert brodé d'un ruban à picot argent.



L'HISTOIRE DU COSTUME FÉMININ FRANÇAIS

EN 10 ALBUMS
par PAUL-LOUIS DE GIAFFERRI

PREMIER ALBUM
Parures féminines au Moyen-Age (1037 à 1461)

DEUXIÈME ALBUM
Influence latine sous la Renaissance (1461-1574)

TROISIÈME ALBUM
Modes de Henri III à Louis XIII (1574-1643)

QUATRIÈME ALBUM
Etiquette somptuaire sous Louis XIV (1643-1715)

CINQUIÈME ALBUM
La Cour de la Régence et de Louis XV (1715-1774)

SIXIÈME ALBUM
Extravagance précieuse sous Louis XVI (1774-1789)

SEPTIÈME ALBUM
Néo - grécisme sous la Révolution (1792 - 1799)

HUITIÈME ALBUM
Tanagras du Consulat et Premier Empire (1799-1815)

NEUVIÈME ALBUM
Sobres atours de la Restauration (1815 - 1852)

DIXIÈME ALBUM
Grandes robes du Second Empire (1852 - 1870)

Prix de Souscription : 25 francs chaque album

→→→→ 250 francs l'ouvrage complet ←←←←

IMPRIMERIE KAPP
PARIS - VANVES (France)

Chaque Album
Prix ... 25 francs.